

Pour qui pense bête

Stupidity d'Avital Ronell. Traduit de l'anglais par Céline Surprenant, traduit et révisé par Christophe Jacquet, Stock, 254 p.

Sophie Létourneau

Number 213, March–April 2007

American Theory : quelques penseurs à vue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Létourneau, S. (2007). Pour qui pense bête / *Stupidity* d'Avital Ronell. Traduit de l'anglais par Céline Surprenant, traduit et révisé par Christophe Jacquet, Stock, 254 p. *Spirale*, (213), 34–34.

Pour qui pense bête

STUPIDITY d'Avital Ronell

Traduit de l'anglais par Céline Surprenant, traduit et révisé par Christophe Jacquet, Stock, 254 p.

par SOPHIE LÉTOURNEAU

Pour le dire crûment, je n'ai jamais été aussi stupide que présentement. Je l'écris sans orgueil ni modestie. Je suis, comme je n'ai jamais été, hébétée, comme frappée d'un coup de massue : d'un coup, mes lectures me sont tombées dessus. Ce n'est pas si douloureux, je survise. Je suis encore capable d'articuler. Je boite, mais je continue d'avancer. Je me dis que ça va passer. Or je suis toujours bête. Je prépare une thèse.

Devant *Stupidity* d'Avital Ronell, je n'ai pas su, même pas compris que ce livre était pour moi. C'est dire ma bêtise. Je me suis dit, évidemment, que je ne pourrais pas, que je ne comprendrais ni les mots, ni le fil, que je ne saurais pas suivre. Que je suis, ces temps-ci, bien trop butée quand il me faut côtoyer la philosophie pour être en mesure d'en parler. « *Analysant l'empire déclinant de notre rapport à la connaissance, Avital Ronell suit les modulations de la stupidité en idiotie et en puérité et s'attache à comprendre la figure du "philosophe ridicule"* », écrit l'éditeur en quatrième de couverture. Même ridicule, « le » philosophe est toujours pour moi hors de portée. J'étais impressionnée. L'éditeur, bien malin, m'avait trompée. *Stupidity* est un essai à la fois beaucoup plus bête et plus intelligent que son résumé (éditorial, journalistique ou académique).

Oui, il est question dans ce livre de la bêtise en littérature et en philosophie. Oui, l'auteure relit Wordsworth, Rilke, Hölderlin, Kafka, Dostoïevski, Nietzsche, Musil, Heidegger et Kant. Mais à tracer les contours du corpus étudié, à pointer « *les modulations de la stupidité* » dont cet essai proposerait le tableau, on manquerait le véritable propos du livre, et qui serait son intelligence (sa bêtise). Analysant, oui, la figure de l'idiot, oui, la bêtise comme thème, l'auteure fait surtout sentir la force de la bêtise, sa puissance et son emprise. C'est un essai sur la stupidité : sa vie, son œuvre. « *Liée par essence à l'inépuisable, la bêtise est aussi ce qui épuise le savoir et consume l'histoire.* » Pour Ronell, la bêtise échappe à la pensée, l'excède, même se trouvant en elle. Sans lieu ni mesure, contradictoire, la bêtise est sans relation au savoir. (Et pourtant, la ruse du sage consiste à avouer sa stupidité.) Vulgaire mais sacrée, la stupidité (« *et autres formes apparentées du non-savoir* ») est constitutive de la poésie. Le poète serait un idiot : déposé, muet « *comme stupéfié, absent — "pas entièrement là"* ». Ronell dit la part d'idiotie dans le

génie de l'écrivain. Entre la « *saisie* » du début et la « *mélancolie* » de la fin, « *l'écriture vous livre à l'expérience de votre propre bêtise* ». C'est (douloureuse) la beauté de la stupidité.

Mais la bêtise peut être maligne. Ceux qui sont bêtes sont aussi méchants. « *Les êtres nobles ou intelligents — ces êtres forts, mais qui sont en réalité les plus vulnérables — succombent sous l'excès des incensantes piqûres de moustiques des sots.* » Avital Ronell s'inquiète de la violence de la bêtise et exige des intelligents une prise de conscience : « *La bêtise est un engagement, une situation de guerre sur laquelle ceux qui ne sont pas idiots ferment les yeux : ils échouent à voir les ravages provoqués par les pilotes aveugles de cette révolution de la bêtise.* » Dans le domaine de la pensée, Ronell identifie la bêtise à une puissance morbide. L'idiot travaille avec le connu, donne dans la répétition. Il ne pense pas : il émet une opinion. Parce qu'il refuse de commettre le meurtre du père, « *l'idiot reste du côté de la mort ; sa tête, bornée et morte, reflète un cœur tout aussi mort, étroit* ». L'idiot ne connaît ni le meurtre ni le deuil ; il est incapable d'intérioriser ou d'altérer son objet de pensée. C'est ainsi qu'il montre qu'il est bête. Car la bêtise, pour Ronell, est de l'ordre du spectacle, elle se montre. Elle appartient à la *Darstellung*!

La réflexion de Ronell prend un tour éthique lorsqu'elle traite de l'attribution de la stupidité. Traiter quelqu'un d'idiot (la pire insulte), voilà qui est bête. « *Situer l'espace de la bêtise a toujours fait partie d'un répertoire qui s'imposait à toute activité intelligente — et, finalement, stupide — cherchant à s'établir elle-même et à territorialiser ses découvertes.* » On le sait : c'est l'autre qui est idiot. Ce raisonnement bête permet à Ronell de poser que la bêtise résiste à l'altérité : elle est plénitude. Elle ne connaît que la certitude, voire la béatitude : elle est « *sûre* », elle décide, elle juge, mais manque de jugement. « *La bêtise échoue à soumettre le jugement à l'épreuve de l'indécidabilité.* » Elle ne supporte pas l'indécidable, l'incertitude, le bavardage, la *French Theory* (1), ces façons de ne pas affirmer et qui n'appartiennent pas à « *nous* », mais à l'idiot, au minoritaire ou à la femme. Dominante par définition, la bêtise offre une grande protection aux sots. Dans la « *confrérie des imbéciles* », écrit Avital Ronell, pour survivre, il y a nécessité de faire l'idiot — ce qu'elle-même fait d'ailleurs très bien.

De sa bêtise, elle a fait un livre, écrit-elle. J'aime l'équivalence montrée entre le titre, son visage et le nom d'Avital Ronell sur la couverture de l'édition française de *Stupidity*, comme si elle en était l'allégorie. Aussi suis-je ennuyée quand, pour la défendre, on dit qu'elle a beau déconner (parler du sida ou de l'addiction, par exemple), elle est intelligente. Elle mêle la culture contemporaine à la déconstruction, le *slang* et le heideggerien, mais elle est germaniste, elle est érudite. Son travail n'est pas sérieux, *mais elle est intelligente*. (A-t-on dit cela, déjà, de Jacques Derrida?) Que peut-on espérer de mieux, dans ce cas-là, que d'être appelée la « *Black Lady* » de la *decon*? Je ne lui ferai, moi, ni l'offense ni le tort de dire de son livre qu'il est intelligent. Je la laisserai bien protégée, intelligente ou idiote, hors de tout soupçon. Je lui reprocherais seulement de ne s'être approchée de la bêtise que par la voix d'hommes philosophes ou écrivains considérant la place qu'occupe, dans sa réflexion, la stupidité des femmes. Sauf elle-même et Ève, aucune femme pour avoir le génie de l'idiotie. Mais, après tout, quelle importance? Suis-je bête! (Ou peut-être seulement étourdie...) ●